

miques, sans prendre jamais aucune part aux luttes politiques de l'intérieur. Toujours fidèle à son caractère représentatif sous les différents cabinets, il mérita par son zèle et par son activité les éloges de tous les ministères. Ses principes politiques étaient ceux d'un whig modéré, et il se déclara avec le duc de Portland contre Fox, lorsque ce ministre vota en faveur de la république française. Sa carrière fut assez longue pour qu'il pût voir et juger les principes qui ont dirigé long-temps le gouvernement de la Grande Bretagne, mais non pas assez pour qu'il fût témoin de leur chute. Son journal et sa correspondance, recueillis et publiés en 1844 par son petit-fils, forment des Mémoires d'un grand intérêt. À côté de vues profondes et justes, on remarque des détails pleins de finesse, une foule d'anecdotes piquantes racontées avec une grâce infinie, mérite très rare chez nos voisins. Attaché à l'ambassade anglaise à Berlin, sous le règne du grand Frédéric, il fut à même d'observer ce prince dans sa vie privée.

« On sait, dit-il, que le principal amusement du roi de Prusse est de jouer de la flûte; ce dont il s'acquitte parfaitement. J'ai eu l'occasion de l'entendre, le jour où je fis antichambre avant de lui être présenté. Ordinairement il n'y a que ses maîtres et quelques amis intimes qui jouissent de ce privilège. Il a tellement peur de jouer faux que, lorsqu'il déchiffre un morceau, il s'enferme dans un appartement très- retiré, et lorsqu'il le répète, avec l'accompagnement pour la première fois, il tremble. Il possède une fort belle collection de flûtes et en a un soin tout particulier. Un luthier n'a d'autre fonction que de veiller sur elles et de les préserver de la chaleur ou de l'humidité, selon les saisons. C'est ce même homme qui les construit toutes, et il reçoit 100 ducats pour chacune. Dans la dernière guerre, lorsqu'il fit distribuer de la fusée monnaie à ses sujets, il eut bien soin d'en donner de la véritable à son luthier, de peur, disait-il, qu'il ne lui fit de mauvaises flûtes. Comme preuve de sa parcimonie, on peut citer les appointements minimes qu'il donnait aux personnes de sa cour, et surtout la mesquinerie qui présidait à toutes ses fêtes. J'ai pu en juger lors des fêtes qui suivirent le mariage du prince de Dessau. Tous les appartements, à l'exception de la salle du festin et du salon de bal, n'étaient éclairés que par un seul lustre. Le souper lui-même était mal servi et sans dessert; les vins mauvais, et en petite quantité. Je demandai après le bal quelques rafraichissements, on me répondit: « Ils sont tous épuisés, il ne reste que du thé. » J'ai vu moi-même le roi donner ses ordres à ses domestiques, et leur dire comment il fallait placer les candelabres. Pendant ce temps, la reine, la famille royale et tous les conviés attendaient presque dans l'obscurité, car Sa Majesté ne donnait jamais ses ordres avant la fin du souper, et personne n'aurait osé prendre sur soi de les prévenir. L'imitation qui régna entre les rois de Prusse et d'Angleterre date de leur enfance et ne s'éteignit qu'à leur mort. George appelait Frédéric: « Mon frère le sergent, » et Frédéric appelait George: « Mon frère le maître à danser. » Quand le roi de Prusse fut son lit de mort, entouré de sa femme, de ses enfants, il demanda au prêtre si pour aller en paradis il devait pardonner à tous ses ennemis. Sur la réponse affirmative de celui-ci, il se tourna vers la reine: « Eh bien donc! Dorothea, lui dit-il, écrivez à votre frère, dites-lui que je lui pardonne tout le mal qu'il m'a fait. Oui, dites-lui que je lui pardonne, mais attendez que je sois mort. »

À Varsovie, le comte de Malmesbury put apprécier le caractère noble et affable du roi Stanislas, et fut témoin des humiliations successives qui amenèrent la ruine de la nationalité polonoise. À cette époque, la diète était tenue

en respect par les troupes russes, et forcée d'accepter des mesures homicides.

« Le prince Repnin, ambassadeur russe, joue un rôle plus important à Varsovie que le roi Stanislas. Le ton arrogant qu'il prend envers les hommes de la première distinction, et son insolente affectation de galanterie envers les femmes révoltent chacun. Il ordonne de tout avec un despotisme sans bornes; il impose immédiatement silence à quiconque serait tenté de s'opposer à ses mesures. Par ce seul mot: « Tel est le bon plaisir de l'impératrice. » Il n'est pas jusqu'au roi qu'il ne traite cavalièrement; j'en ai eu la preuve dans un bal donné par le prince Radzivil. Sa majesté était d'avis d'attendre que la salle du festin fût éclairée pour y danser, parcequ'elle était plus spacieuse et plus commode. Mais le prince Repnin, plus impatient, voulut que l'on passât aussitôt dans un autre salon. Je vins de la part du roi le prier d'attendre un instant. Voilà sa réponse: « Non, dites au roi que cela ne se peut pas, et que s'il ne vient pas, nous commencerons sans lui. » Le résultat de tout cela fut que le roi donna aussitôt le signal de la danse.—J'ai vu souvent au théâtre les acteurs attendre pour commencer l'arrivée de l'ambassadeur, bien que le monarque fût depuis une heure dans sa loge. »

Voici un autre portrait sur lequel les yeux se reposent avec plaisir.

« L'impératrice avait juré la chute du prince Czartoriski, grand-chancelier de Lithuanie et oncle du roi. Elle lui fit signifier par son ambassadeur que s'il refusait de résigner sa charge et de se retirer dans ses terres, elle le ferait juger, condamner et exécuter. » Je n'ai pas reçu ma charge, répondit-il, de sa majesté impériale. Ainsi, elle me pardonnera, si je ne veux pas m'en défaire à sa requête. Je suis vieux, très-vieux, et elle me fera très-peu de mal en m'ôtant le peu de jours qui me restent. Mais j'ai trop de soin de ma gloire pour ternir la fin d'une vie qui, j'ose le dire, a été passée sans tache au service de ma patrie, par un acte que tout le monde, avec raison, condamnera comme lâche et intéressé. — Irrité de cette belle réponse, l'ambassadeur lui dit, au nom de sa souveraine, de se préparer à comparaître devant la prochaine diète: cependant à cause de son âge et de son rang, il serait libre jusque là, et il pourrait en profiter pour mettre ordre à ses affaires. Durant cet intervalle je dinai plusieurs fois chez lui. Rien n'était plus touchant que de voir ce noble vieillard à table entouré de ses enfants et de ses amis, faisant les honneurs avec la même grâce que s'il eût été en faveur, s'informant avec intérêt des mœurs, des usages des autres nations, et s'adressant à chacun de ses hôtes avec une affabilité charmante. À voir son enjouement, sa tranquillité, on n'aurait jamais dit qu'il était sous le coup d'une condamnation terrible. — Il dut la vie aux prières du roi, car bien que Czartoriski s'y opposât fortement, sa majesté intercédait si chaudement pour lui, et demanda sa grâce avec tant d'instance, que l'impératrice finit par la lui accorder. »

BARBIER DE MEDNAR.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

Le progrès continu.

ARTICLE LU DEVANT LA SOCIÉTÉ DES AMIS.

Souvent dans le cours de la vie l'on ressent intérieurement quelque émotion que l'on apprécie à sa juste valeur, mais qu'il nous est impossible d'exprimer; souvent le sentiment intime du cœur ne peut se révéler qu'à demi et ne se faire jour que par une expression et un langage peu propre à le refléter aux yeux de ceux qui en sont témoins, enfin, messieurs, souvent l'âme ne dit qu'a-

vec difficulté les sympathies qu'elle chérit et qu'elle cultive; quoiqu'il en soit, il me convient de saisir cette occasion d'exprimer mes affections et mes espérances pour une cause noble et grande qui est celle du progrès et de la perfectibilité de l'homme, l'objet et le but de nos réunions amicales.

Le plaisir de sa nature nonchalant et peu soucieux a provoqué l'association, la science s'en est mêlé et les talents réunis et combinés de ses membres l'ont formé en un faisceau difficile pour ne pas dire impossible à rompre.

L'heureuse inspiration qui a préludé à la formation de la société et qui préside à son existence est celle qui naît et surgit soudaine et vivifiante des premières idées et des premiers désirs de la jeunesse qui s'adonne au culte de la liberté et du progrès.

Toute association sert de premier texte à notre éducation politique et nous nourrit de la pensée juste et légitime que le principe du perfectionnement n'est pas l'attribut exclusif de l'enfance, mais qu'il existe dans tous les âges et qu'il ne peut se perdre ou s'altérer que par l'abandon que l'on en fait. C'est par l'association que se développe l'émulation et la précocité du talent, c'est par la communion intime d'idées et de sentiments que s'établit l'estime, la fraternité et l'égalité, noble devise de nos ancêtres. « Notre éducation, a dit un auteur, se continue bien au-delà des soins que l'on consacre à notre premier âge et suit son cours à travers les enseignements que nous nous faisons à nous-même et ceux que le monde nous donne. Cette seconde éducation tournée à mal quelquefois, perdue le plus souvent, est toujours la plus substantielle et la plus profitable. C'est un don qui ne vient ni de l'innéité, ni de la famille; c'est au contraire une sorte de création spontanée et qui nous est toute personnelle. » Ne serait-ce pas dans le sens de ces seules paroles que se résument les efforts constants des membres de cette société dans l'étude de toutes les sciences qui ornent l'esprit et la mémoire et rendent la vie douce et agréable, surtout de celles dont l'objet unique tend à l'amélioration, de l'espèce humaine, au bonheur matériel, enfin à la cause du progrès et de la perfectibilité? Le but alors en est grand et avantageux, la voie dans laquelle l'on s'est jeté est celle que parcourt avec ferveur tous ceux qui n'ont pas crainte du lendemain, mais qui bien au contraire ont foi dans l'avenir et se confient chaleureusement aux principes qui doivent tôt ou tard régénérer l'humanité. L'appel qui a été fait à tous les cœurs généreux et sensibles qui se préoccupent du caractère futur de l'état social, de ses chances et de ses succès a trouvé de l'écho en tous lieux. « La civilisation dit Timon d'Athènes, a changé de courant, l'épée a cessé d'être la souveraine et unique maîtresse des empires. L'éloquence et la presse se soumettent de proche en proche toutes les parties de l'Europe (il aurait pu ajouter et de toute l'Amérique). Les orateurs et les écrivains sont les rois de l'intelligence et c'est l'intelligence qui finira par gouverner le monde. »

En effet les hommes naissent tous égaux et leur entrée dans le monde ne s'annonce que par les vagissements de la douleur. Cette égalité de la nature se détruit bientôt par les lois restrictives de l'ordre social. Chacun, après un laps de temps plus ou moins grand, après plus ou moins de déplacements, trouve son gîte et vient se caser au milieu de ceux qui l'ont déjà précédé dans le rang des dignités. Chacun forme une partie de l'hu-